

Les clubs d'amateurs de musique à N'Djamena : un creuset pour de nouvelles sociabilités, éphémères ou pérennes ?

Jean-Pierre Kila Roskem



Édition électronique

URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2013>
ISSN : 1773-018X

Éditeur

Publications de la Sorbonne

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016
Pagination : 75-88
ISBN : 978-2-85944-963-6
ISSN : 1276-8707

Référence électronique

Jean-Pierre Kila Roskem, « Les clubs d'amateurs de musique à N'Djamena : un creuset pour de nouvelles sociabilités, éphémères ou pérennes ? », *Socio-anthropologie* [En ligne], 33 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2016, consulté le 21 février 2017. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2013>

Les clubs d'amateurs de musique à N'Djamena : un creuset pour de nouvelles sociabilités, éphémères ou pérennes ?

JEAN-PIERRE KILA ROSKEM

Résumé

Cet article étudie deux structures d'amateurs de musique à N'Djamena, le club *Guest Star* et le collectif *AJRA*. Bien au-delà du cadre strictement culturel et artistique, ces regroupements génèrent aussi partages et échanges autour d'autres préoccupations relatives aux choix de vie liés au passage de l'adolescence à l'âge adulte. Si le caractère éphémère réside dans le fait que ces structures sont transitoires et surtout que leurs membres ne semblent pas avoir vocation à y demeurer de manière permanente, il n'en est pas de même lorsqu'on observe leurs pratiques internes qui laissent voir une reproduction des modes de fonctionnement formels des groupes constitués. Cela tend ainsi à brouiller ou à relativiser les limites de l'éphémère. L'analyse des codes au sein de ces regroupements, qui peuvent s'inscrire soit en rupture, soit au contraire dans la continuité de la vie sociale, permet de montrer l'une des « modalités de l'exister ensemble » dans une ville africaine aujourd'hui en pleine mutation.

Mots-clés : *club, sociabilité, N'Djamena, éphémère, culture urbaine*

Abstract

The present article examines two clubs for music lovers in N'Djamena, the *Guest Star Club* and the *AJRA* collective. Way beyond the strictly cultural and artistic context, these two structures also generate sharing and exchange about other fields of interest concerning life choices related to the passage from adolescence to adulthood. These structures are short-lived and therefore impermanent, all the more so because their members do not seem to consider membership as a permanent feature in their lives. Yet a closer examination of the internal practices in such structures reveals a completely different aspect: they are likely to function along lines similar to the formal rules of other established organisations, which in turn tends to blur or question the limits of their impermanence. Analysis of the social codes within these structures shows they are either at odds or in harmony with life in society and, as such, may be considered as part of the "ways of living together" in an African town currently undergoing considerable change.

Keywords: *Club, Sociability, N'Djamena, Impermanence, Urban Culture*

Parler des collectifs éphémères renvoie aux travaux de Lallement (2007) sur les événements culturels en France, Fête de la Musique, Paris Plage et les Nuits Blanches, qui montrent que ces événements qui se tiennent sur une durée précise engendrent le rassemblement inhabituel d'individus aux origines sociales, culturelles, voire ethniques variées qui ne se côtoieraient pas dans les mêmes lieux urbains ordinairement et induisent ainsi une rupture de l'ordre social. En outre, au cours de ces moments souvent conviviaux et fraternels, on peut observer que les rapports sociaux sont en rupture avec les rapports ordinaires de hiérarchie, de domination et de ségrégation.

Dans un tout autre contexte, en portant son attention sur des collectifs plus ou moins pérennes, Houssay-Holzschuch (1997) s'intéresse au contexte sud africain post *apartheid*, notamment aux regroupements des noirs qui forment un espace de solidarité. Elle se focalise sur les *Manyanos*, les cercles d'épargne, les clubs sportifs, les associations culturelles et coopératives qui foisonnent dans les quartiers noirs et dans les camps de *squatters*, *townships*. Autour des valeurs communes comme l'éducation, l'épargne, le respect des obligations familiales et communautaires sur lesquels ces regroupements se fondent, elle met au jour la place centrale de la solidarité communautaire qui apparaît comme l'une des formes de l'urbanité à l'africaine.

Dans ces deux approches, l'analyse des interactions au sein de ces rassemblements ou regroupements occupe une place importante alors que la réflexion autour du caractère éphémère a été moins discutée alors même qu'il ne relevait pas toujours de l'évidence. Si, dans le premier cas, l'analyse paraît simple à cause du caractère circonstanciel de ces événements, dans le second il en est autrement, tant le statut de ces regroupements n'est pas lié à un événement et donc *a priori* à une temporalité donnée.

Les collectifs des jeunes, le club Guest Star et le collectif AJRA, que nous étudions ici dans le prolongement de notre travail de thèse (Kila Roskem, 2014), relèvent du second cas de figure. Ce sont des regroupements d'amateurs de musique qui, au-delà du dynamisme de leurs membres et de la notoriété dont ils jouissent dans la ville, offrent un terrain d'exploration comparative de plusieurs dimensions, notamment la configuration sociale des membres (homogène/mixte), leur ancrage géographique et leur orientation politique.

Alors que ces structures ne sont pas générées par un événement qui conditionnerait leur existence dans le temps, qu'est-ce qui peut expliquer leur caractère éphémère ? Qu'est-ce qui fonde l'engagement des membres et le mode de fonctionnement de ces structures ? Quels sont la nature des interactions et les types de sociabilités qui s'y développent ?

La démarche méthodologique adoptée est essentiellement ethnographique. En plus des entretiens réalisés aussi bien avec les

responsables qu'avec les membres de ces deux structures, nous avons réalisé des séries d'observations directes des séances de réunions.

Après avoir brièvement analysé le contexte d'émergence de ces clubs, nous nous attacherons à identifier les diverses dimensions qui justifient leur caractère éphémère. Un regard sur les normes internes ainsi que sur les types de sociabilités générés par ces clubs constituera le terme de notre réflexion.

Éléments de contexte d'émergence du club Guest Star et du collectif AJRA

Le foisonnement des regroupements associatifs à N'Djamena ne peut être séparé du contexte politique du pays, notamment de la fin de la guerre civile qui a déchiré le Tchad entre 2005 et 2010 alors qu'était encore dans les mémoires la terreur qui avait sévi sous le régime dictatorial d'Hissein Habré. Le président Deby, au pouvoir depuis 1990, n'a pas bâillonné cette aspiration de la population à des formes diverses de vie sociale dès lors qu'elle ne portait pas atteinte à la stabilité du régime et ne mettait pas en cause sa légitimité. Dans ces mêmes limites, le développement récent des médias s'inscrit dans ce mouvement de libéralisation contrôlée de la société urbaine.

Le club Guest Star, créé en 2007, est l'initiative d'un groupe de jeunes auditeurs d'une émission de reprises musicales diffusée sur les antennes de la radio Harmonie FM intitulée *Guest Star*. Il est composé essentiellement de lycéens et collégiens âgés de 17 à 25 ans. C'est une structure peu commune dans la société tchadienne pour au moins deux raisons : d'abord elle est mixte, garçons et filles s'y côtoient, et d'autre part ses membres viennent des différents quartiers de la ville. Or, depuis la guerre civile de 1979, la ville de N'Djamena se trouve divisée en deux blocs sur une base confessionnelle : le nord musulman et le sud chrétien, configuration qui diffère de la ville africaine que Balandier décrivait (Balandier, 1955) opposant la ville blanche administrative d'un côté à la ville noire populaire de l'autre. Le club Guest Star efface les lignes de cette séparation en rassemblant les jeunes issus des deux confessions, ce qui constitue un élément important de sa singularité.

Quant au collectif AJRA, sa création date de 2008 et demeure l'initiative de quelques jeunes étudiants passionnés de rap. Contrairement au club Guest Star ouvert sur plusieurs quartiers, ce regroupement, essentiellement composé de garçons résidant tous au quartier Abena, montre un caractère plus fermé et discret. Les membres d'AJRA ne se contentent pas de reprises, comme c'est le cas au club Guest Star, mais produisent leurs propres créations. L'analyse des entretiens avec certains membres pointe que l'une des raisons fondamentales ayant présidé à la création de ces regroupements renvoie à

l'aspiration au modernisme, au souci d'être à la mode. En témoignent les références que font les membres de l'AJRA à d'autres clubs en Europe, en Amérique ou dans certains pays africains. Il est question de faire ce que font, ailleurs, d'autres jeunes. Cette volonté de s'arrimer aux changements du monde extérieur s'accompagne d'une intention de s'affirmer comme groupe à part entière. Ainsi, tout en admettant que leur création est liée à une influence extérieure, les membres sont attachés à des motivations spécifiques. Si, dans le cas du club Guest Star, il y a un souci d'hétérogénéité sociale et culturelle des membres, chez AJRA en revanche, ce qui semble fédérateur est la promotion d'une identité à la fois musicale et géographique : le rap et le quartier Abena.

Les clubs sont utilisés comme un tremplin pour accéder à la notoriété ou à la reconnaissance sociale. Chez les membres d'AJRA, grâce à la formation interne et à la mise en commun des ressources, cette quête s'affirme avec une force toute particulière. D'ailleurs, le choix de la dénomination « Jeunes rappers » renvoie explicitement à cette quête d'affirmation et de revendication sociale à laquelle se mêle la conscience d'une identité générationnelle. Les membres d'AJRA se positionnent donc comme ambassadeurs et défenseurs de leur quartier. Cela n'est pas étonnant lorsqu'on compare le quartier Abena, dépourvu d'infrastructures et reconnu comme l'un des fiefs du banditisme urbain, avec d'autres quartiers dotés d'équipements modernes comme Moursal. Cette revendication est parfois exacerbée : « L'objectif du Collectif, c'est de redresser le pays. Parce qu'actuellement, c'est comme si nous ne vivions pas chez nous. On est comme des étrangers dans notre pays ». L'on trouve dans cette affirmation un sentiment caractéristique du mode de vie urbain : l'anonymat perçu comme générateur d'exclusion. L'emploi du terme « étranger » évoque les travaux de Simmel. Pour ce dernier, on rencontre en ville deux sortes de relations sociales : les relations affectives et les relations rationnelles. Par son pouvoir de mise en relation des personnes de différentes origines, la ville vide en contrepartie ces relations de leur contenu affectif pour les réduire à des relations marchandes, calculatrices, rationnelles ou individualistes. Si une telle réalité est peu ou prou acceptée, voire considérée comme normale dans les sociétés européennes et américaines, en Afrique en revanche, elle est vécue comme une atteinte aux fondements de la société africaine et contre laquelle il faut s'insurger.

Au club Guest Star, la quête de notoriété et de reconnaissance est moins directe mais s'exprime cependant à travers les séances de reprises lors des émissions médiatiques, ou encore lors des compétitions interclubs dans la ville. À travers ces espaces d'émulation, les jeunes se valorisent ; l'activité de reprise musicale contribue à les sortir de l'anonymat, à accéder à une surface de notoriété locale mais

apparaît aussi comme un moyen d'aller à la conquête d'une autre identité, celle qui dépasse les limites du club ou du quartier et s'étend à l'échelle de la ville.

Le caractère éphémère des clubs est à rechercher dans différents éléments qui rendent ces structures temporelles discontinues ou informelles. Dans la mesure où ces communautés ne sont pas directement liées à des événements ayant des temporalités prédéfinies, il convient de les explorer à travers leur fonctionnement interne, leur niveau organisationnel, la nature de leurs activités, leur capacité de gestion de ressources, etc.

Une dépendance à l'émission et à la station radiophonique

Le club Guest Star a ceci de particulier que ses membres tiennent leurs réunions au sein de la station radiophonique Harmonie FM. Il emprunte sa dénomination à l'émission du même nom diffusée le samedi aux heures des rencontres du club. Si ce choix a l'avantage de lui donner une certaine visibilité dans la ville, il constitue un élément de vulnérabilité dans le sens où il lie son existence à celle de l'émission. D'ailleurs, pour participer à cette dernière, il faut appartenir au club. Il n'est, de ce fait, pas surprenant que la fermeture momentanée de la radio – et donc la suspension de l'émission – pour des raisons économiques et techniques a pu engendrer la suspension et même la disparition du club. À dire vrai, cet incident nous éclaire *a posteriori* sur le caractère éphémère de ce collectif. En effet, tout se passe comme si l'émission, même si sa diffusion hebdomadaire la rend moins ponctuelle qu'un festival, avait joué un rôle assez semblable en « aimantant » en quelque sorte, un certain nombre d'individus, tous jeunes en l'occurrence, auparavant dispersés et que ni leur origine ethnique ni leur quartier d'origine ne prédisposaient à se rencontrer. L'aimant disparu, le magnétisme cesse et les particules retrouvent alors leurs cercles d'appartenance antérieurs. Quelques membres seulement gardent des relations par le biais des SMS qu'ils s'envoient de temps à autre pour prendre des nouvelles.

Un changement temporel d'identité

Au sein du club Guest Star comme à l'AJRA, les membres se dotent d'une identité nouvelle en rupture avec la vie ordinaire : chacun se fait appeler par son nom d'artiste. Si cette nouvelle identité semble durable à l'AJRA où certains membres sont reconnus dans le quartier sous ces noms, elle est beaucoup plus instable chez les membres du Guest Star qui prennent des noms d'interprètes différents au cours d'un mois ou d'une année. En outre, le fait que cette identité ne prévaut ou n'a de sens que lors des activités du club ou des rencontres interclubs montre son caractère éphémère.

Une absence de cadre formel dans le processus d'adhésion des membres

Contrairement au collectif AJRA qui érige une barrière à l'entrée (il ne suffit pas seulement d'écouter, il faut rapper), au club Guest Star, plus ouvert, l'adhésion se fait sans condition.

Les entretiens mettent en évidence trois manières différentes d'intégrer Guest Star : certains y rentrent grâce à l'écoute de l'émission *Guest Star*, fondée sur les interprétations musicales mais qui se fait largement l'écho des informations relatives aux activités du club ; d'autres ont été recommandés par des pairs alors qu'une dernière catégorie de membres affirme être venue là par hasard. La quasi-spontanéité de l'adhésion n'est pas de nature à donner lieu à un engagement durable au sein du club. Enfin, prendre part aux différents rendez-vous du club comme loisir est assujéti à d'autres activités, notamment scolaires ou familiales. L'on n'y vient que lorsque l'on n'a pas d'autre engagement, comme par défaut.

Un lieu de vie transitoire

Que ce soit du côté d'AJRA composé en majorité d'étudiants ou de Guest Star pour des élèves, les clubs sont comme une parenthèse de vie dans l'évolution des jeunes adultes ou des adolescents. Si, pour les premiers, c'est un lieu qui offre des ressources pour se préparer à une insertion dans la vie adulte et professionnelle, le club demeure, pour les seconds, un lieu où ils trouvent des réponses à leurs problèmes actuels. Il s'agit d'une sorte de confrérie générationnelle assez informelle qu'on peut assimiler à une forme d'apprentissage de la vie à l'image de ce que les jeunes trouvent dans la culture de la rue en Afrique urbaine. Étudiant trois capitales africaines, Addis-Abeba, Dakar et Kinshasa, Tshikala tente de montrer que la culture de la rue qui consacre le jeune comme acteur politique « traduit à la fois l'émergence de formes de sociabilité inédites et la permanence de la violence institutionnelle¹ ». Observons que la violence institutionnelle n'est pas ici une composante majeure.

Une faible capacité financière

Bien que la tenue au moins hebdomadaire de réunions témoigne de leur vitalité, les clubs manifestent une certaine négligence quant à la gestion financière. Certes, les membres de Guest Star font preuve d'ingéniosité en recourant à tout un tas d'astuces (ventes de badges, dédicaces, organisation des quêtes ponctuelles), mais chez AJRA en revanche, la faiblesse est évidente : « On se débrouille comme on

¹ Tshikala K. B. (2000), « Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar et Kinshasa) », *Politique africaine*, 80, *Enfants, jeunes et politique*, p. 12.

peut. On s'est dit que chaque dimanche où nous tenons notre réunion qui se passe à tour de rôle chez chaque membre, chacun apporte 125 F pour la caisse ». Si une telle situation révèle l'état de pauvreté des membres, elle montre aussi que la préoccupation financière est moins importante que les objectifs de cohésion interne, de conseils ou d'autoformation des membres. Le manque de moyens financiers et le peu de familiarité des membres avec des pratiques élémentaires de gestion rendent difficile la mise en œuvre d'une stratégie durable. Au demeurant, cette vision d'une action orientée vers un but et qui s'inscrirait dans la durée est assez étrangère à ce groupe d'abord préoccupé de sa survie.

Une forte proportion des activités extérieures par rapport aux activités propres

La visibilité des clubs à N'Djamena tient, entre autres, à la diversité des activités et initiatives entreprises tout au long de l'année. Si un nombre réduit d'activités peut être considéré comme habituelles ou continues de par leur caractère répétitif (réunions et séances de reprises par exemple) pour le club Guest Star, beaucoup d'autres ont un caractère exceptionnel. Ce sont les compétitions dans le domaine musical, mais aussi sportif avec l'organisation de tournois de football et de basketball ainsi que de certains moments récréatifs avec d'autres clubs. Ces événements apparaissent comme des activités ponctuelles, d'où une mobilisation peu régulière ou accidentelle. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant de constater que bien des membres peuvent cesser d'être actifs pendant un temps.

Une instabilité de l'effectif des membres aux réunions

Le renouvellement permanent du bureau exécutif est un fait significatif pour les deux structures. Dans le club Guest Star par exemple, plusieurs assemblées générales se tiennent au cours d'une même année pour renouveler l'équipe dirigeante. Si le renouvellement permanent est en soi une pratique positive en ce sens que cela permet à chacun de faire l'apprentissage de responsabilités et de développer des compétences sociales, il est également dû au caractère fluctuant des mouvements d'entrée et de sortie qui rend instable l'effectif. Parmi les causes de cette instabilité, on peut en retenir deux. Alors que la première concerne le cadre familial, la seconde touche aux contraintes climatiques.

En effet, contrairement aux étudiants d'AJRA relativement plus avancés en âge, les membres de Guest Star sont essentiellement composés d'élèves du secondaire dont la quasi-totalité vit encore sous le contrôle de leurs parents, ce qui restreint leur liberté de sortie. Parmi les raisons qui peuvent motiver le refus des parents d'accorder une

autorisation de sortie, l'on peut noter le climat d'insécurité ambiant lié aux attentats islamistes, notamment de la secte Boko Haram dont les principales victimes sont les populations civiles.

De plus, les inondations fréquentes, les intempéries causées par la poussière et les températures qui atteignent plus de 45° C sont des éléments physiques qui limitent grandement la mobilité des citoyens pendant toute une période de l'année.

Une place marginale de la musique dans les débats

Ces deux clubs étant censés regrouper des amateurs de musique, l'on s'attendrait à ne voir se développer que des activités qui s'y réfèrent, mais il n'en est rien. D'autres thématiques comme la santé, l'éducation, le sport, l'environnement, la politique ou l'économie occultent la dimension musicale ou ne la laissent apparaître qu'en filigrane. Par ailleurs, le fait d'ériger les clubs de musique en lieux de discussions des problèmes n'ayant pas de rapport direct avec la musique s'inscrit dans le contexte plus large des espaces d'expression libre offerts à la jeunesse. C'est précisément le manque de tels espaces dans la vie sociale et culturelle et l'absence de loisirs épanouissants qui donnent à ces lieux un statut spécifique et constituent leur richesse.

Les réunions des clubs : moments codifiés et sociabilités variées

En dépit de leur caractère éphémère – absence d'autonomie, temporalité liée à leurs activités, vulnérabilité organisationnelle, caractère passager de vie collective –, le fonctionnement des clubs est guidé, à y voir de près, par des normes internes. Des séances d'observation des réunions du club Guest Star permettent de mettre au jour les dimensions codifiées des moments de vie collective ainsi que les types de sociabilités mobilisés. Lorsqu'ils sont rapportés aux réalités de la vie sociale quotidienne dans le contexte urbain, ils révèlent soit un continuum soit une rupture.

La préparation de la réunion : le choix de la communication par la messagerie

Comme les séances de réunions hebdomadaires se tiennent autour de thèmes de discussion précis, l'animateur principal envoie, un ou deux jours avant, à tous les membres dont il détient le numéro de téléphone un message personnalisé portant sur le thème du jour. Le téléphone, faut-il le souligner, est adopté ici comme le moyen le plus efficace de communication entre les membres. Cependant, au-delà de sa dimension fonctionnelle, il faut noter son statut particulier auprès des jeunes : détenir un téléphone portable est à la fois manifester son appartenance à la ville et s'identifier à la modernité. Cette phase

de la convocation est essentielle : l'envoi du message est attendu par tous les membres qui n'hésitent pas à réagir en cas de défaut de transmission lié soit à la perturbation du réseau téléphonique, soit à une omission éventuelle du responsable. Si le premier objectif de ce rituel est de donner à chacun l'information utile en temps opportun pour lui permettre de prendre activement part aux débats le jour de la réunion, il constitue aussi un élément de valorisation personnelle qui donne à chaque destinataire le statut de membre à part entière.

Les thèmes de chaque séance ne sont pas choisis au hasard et résultent d'une consultation préalable auprès des membres et l'objet d'un consensus, ce qui est l'expression d'une forme de démocratie interne.

Les discussions internes : les instants d'affranchissement contre les pesanteurs

L'un des premiers temps forts est celui réservé au débat. Il débute par l'introduction du problème du jour² par l'animateur principal, après le mot de bienvenue du président et un bref rappel du compte rendu de la séance précédente. Tous ces éléments protocolaires inauguraux laissent entrevoir une démarche ostensiblement professionnelle dans la manière de procéder. Si, pour les anciens, ce mot remplit une fonction rituelle qui n'est plus ressentie comme signifiante, il a un impact évident sur les nouveaux, les rassurant sur le sérieux de l'organisation tout en conférant à la réunion une solennité certaine.

Si la participation à l'émission relève d'une interprétation musicale, la réunion qui précède aborde des sujets qui débordent largement ce cadre comme le souligne Bienvenu, un membre de Guest Stars :

On débat des thèmes de société et les problèmes des jeunes. Les thèmes sont relatifs aux faits qui se passent quotidiennement. On parle de mariage forcé, d'excision, du problème de baisse de niveau de vie, des rapports garçons/filles, de comment bien passer les vacances ou encore des problèmes du VIH/sida. On parle aussi des sentiments, parce que de nos jours, l'éducation sexuelle, les parents ne veulent pas aborder ce sujet avec les enfants, donc nous, étant jeunes et conscients, nous parlons de la sexualité entre nous-mêmes et nous essayons de nous donner des conseils.

² Le choix du mot « problème », dans ce contexte où l'on attendrait plutôt des termes plus neutres comme « thème » ou « sujet », montre bien que l'on veut faire appel à la réactivité des participants, que le débat doit conduire à une action, aider les membres présents à faire face à une situation difficile dans leur vie quotidienne.

Le temps des discussions autour du problème du jour permet à chacun de s'exprimer et de donner son avis. C'est un moment de réflexion toujours vivant où, suivant leurs affinités, de petits groupes se forment et affirment des positions souvent tranchées. En fonction de la sensibilité de certains sujets, surtout ceux relatifs aux rapports garçons/filles, au mariage ou encore à la baisse du niveau scolaire, les débats sont toujours vifs, débordant parfois sur le temps impartit.

Ces thèmes d'actualité répondent aux préoccupations majeures des jeunes. L'étendue des sujets met en évidence que le club a une triple fonction. D'abord, c'est un lieu de diffusion d'information, qui répond à une ignorance de beaucoup de membres sur des thématiques variées liées, par exemple, à l'actualité, à la santé ou aux technologies de l'information. Ensuite c'est un lieu d'éducation qui complète souvent celle du milieu familial et peut se substituer à elle. Certains jeunes changent ici de statut et jouent le rôle d'aînés pour d'autres, selon les sujets abordés. Enfin, ces débats ont une fonction d'orientation et de conseil. Le club suggère, en quelque sorte, une ligne de conduite à ses membres ; il se construit ainsi au cours des débats une sorte de morale sociale validée par le groupe. Dans une certaine mesure, le club se rapproche du groupe des jeunes burkinabés, étudiés dans un contexte sensiblement différent par Napon, qui « se retrouvent tous les soirs, au domicile d'un de leurs camarades, pour boire du thé et échanger des propos sur les problèmes quotidiens de la vie afin de trouver ensemble des solutions. Les thèmes abordés sont, entre autres, le chômage des jeunes, la politique, les problèmes de sexe, etc.³ ».

Les clubs, en permettant l'expression plurielle des membres, se posent comme des lieux ouverts où s'exerce une certaine liberté de parole et ce contrairement au milieu familial où, bien souvent, de nombreux sujets ne peuvent être abordés. Sans limitation aucune, tous les sujets peuvent faire l'objet de discussions, qu'il s'agisse de la sexualité ou de certaines maladies socialement stigmatisées, et permettent aux jeunes de développer une certaine ouverture d'esprit. La participation aux débats se fait dans la plus grande liberté, notamment chez les filles qui ne cachent pas leur satisfaction d'avoir trouvé un espace où elles se sentent écoutées et où disparaissent, pour un temps, les discriminations fondées sur le genre.

La question de la liberté est fondamentale dans le contexte tchadien où, même en ville, le tabou s'impose encore comme dans le domaine de la sexualité, de l'engagement politique des jeunes et des femmes, du clivage Nord/Sud, du Code de la Famille, etc., engendrant

³ Napon A. (2001), « Les comportements langagiers dans les groupes de jeunes en milieu urbain. Le cas de la ville de Ouagadougou », *Cahiers d'études africaines*, 163-164, *Langues déliées*, p. 699.

à plus ou moins long terme des conflits et des frustrations. Les clubs offrent à ces jeunes un espace d'évasion et de sécurité par rapport à leurs familles d'origine, considérées momentanément comme liberticides ou oppressantes.

Enfin, l'affranchissement des pesanteurs tel qu'il est ressenti au sein des clubs peut être perçu en lien avec l'expérience passée de la société tchadienne qui a connu plusieurs décennies de conflits intercommunautaires. En proposant une forme de sociabilité qui ne soit pas fondée sur des appartenances ethniques ou des considérations régionalistes Nord/Sud, les clubs assument cette mise à distance avec d'autres sphères, notamment familiales ou claniques. On assiste donc à une rupture de l'ordre social, comparable à celle qu'évoque Lallement⁴ à propos des événements. Dans les deux cas, ces regroupements manifestent un caractère transgressif.

L'heure de l'invité du club : la quête de l'information scientifique ou technique

L'heure de l'invité du club constitue un autre temps fort. Elle intervient surtout après la phase de discussion où l'on a pu observer la fougue et le dynamisme des uns et des autres.

Lorsque l'animateur constate que l'intensité et la qualité des discussions baisse, il annonce l'intervention de l'invité. Le groupe change alors de posture : l'animation parfois désordonnée qui régnait au cours des échanges fait place à une attitude d'écoute attentive. Il ne s'agit plus de discuter mais de s'informer. Pour certains thèmes complexes, on peut faire appel à un spécialiste (agent de santé, enseignant, psychologue, sociologue) qui donne son avis technique sur le sujet du jour. L'on peut alors constater la liberté dont se prévalent les jeunes en posant toutes sortes de questions et sur des sujets parfois intimes comme le VIH/sida. Le club devient le prolongement de l'école et peut même s'y substituer en apportant aux jeunes un savoir scientifique et technique.

La place de la blague : l'expérimentation de nouvelles solidarités

Les réunions font la part belle aux blagues qui donnent une tonalité plutôt conviviale. Si certaines phases peuvent être considérées comme des moments de production d'idées, de réflexions et de concentration, l'étape de la blague est celle du relâchement. L'atmosphère est détendue, on change de place sans arrêt, on chuchote discrètement à l'oreille du voisin immédiat ou on s'interpelle à tue-tête ;

⁴ Lallement E. (2007), « Événements en ville, événements de ville : vers de nouvelles ritualités urbaines ? », *Communication & Organisation*, 32, *La ville dans tous les sens*, p. 35.

bref on retrouve l'ambiance bon enfant de l'ouverture de la séance. Pour Bienvenu, la place de la blague est irremplaçable :

Si un membre a une blague, on lui laisse la parole afin d'amuser les amis. Donc les blagues ont pour fonction d'assurer l'ambiance, mais il y a des blagues qui conseillent aussi. Que ce soit dans l'un comme dans l'autre cas, l'idée c'est pour bien terminer la réunion.

L'objectif étant de divertir les autres, ceux qui sont chargés de dire ces blagues sont appelés à pousser leur créativité et leur originalité aussi loin que possible. Si certains préfèrent des historiettes relevant de leur propre inspiration, d'autres se contentent de rapporter des situations insolites observées dans d'autres contextes. Au-delà de la convivialité qu'elle permet d'entretenir entre les participants, du pouvoir thérapeutique qu'elle véhicule, la dimension ludique revêt une valeur pédagogique et contribue à renforcer la cohésion et la solidarité. Des anthropologues qui s'intéressent aux sociétés traditionnelles ont souligné cette présence, dans les échanges sociaux de séquences de plaisanteries telles les *concentrated joking sessions* étudiées par Wiessner (2014) à propos des *bushmen*. La plaisanterie, ici aussi, est un élément de l'identité du groupe qui, à travers une culture commune, se construit en tant que groupe social. Néanmoins, il faut distinguer cette situation de celle du cousinage à plaisanterie encore appelé parenté à plaisanterie dans la mesure où il n'existe aucune raillerie interethnique dont la fonction parodique serait de désamorcer, entre autres, des conflits sociaux (Sissao, 2002 ; Canut et Smith, 2006 ; Rambaud, 2004).

Nul ne doute qu'en Afrique, la solidarité familiale et communautaire est l'une des valeurs fondamentales. Les clubs demeurent les lieux d'expression ou de restauration de cette solidarité active et constituent de ce fait « comme » une nouvelle famille fondée par ces jeunes. Cette constatation rejoint à nouveau les analyses de Napon : « L'esprit cultivé au sein de ce groupe est donc celui de la famille au sens large du terme⁵ » et celles d'Houssay-Holzschuch sur la place centrale de la solidarité communautaire. Cette solidarité se manifeste diversement mais, notamment, par l'assistance mutuelle que les membres peuvent s'apporter, surtout dans des moments difficiles. Certains en sont profondément marqués et témoignent de cette sympathie des autres à leur égard. Le fait de bénéficier de l'attention de tous induit chez chacun un sentiment d'égalité, d'inclusion. Un tel sentiment peut être fondateur d'un vif engagement de la part de membres issus de différents quartiers périphériques de la ville.

Les clubs constituent un rempart contre le poids de la solitude pour beaucoup de jeunes privés de la chaleur de leur famille biologique ou qui se trouvent très tôt confrontés aux difficultés de la vie. L'on peut noter, parmi ces difficultés, l'échec aux examens, la perte d'un être cher ou le cas de maladies graves comme le VIH/sida. Cette quête de solidarité et de cohésion tend même à constituer une culture propre comme cela se manifeste dans le club Guest Star où tous les membres semblent intégrer ce qu'il convient d'appeler le règlement intérieur implicite, censé réguler ou orienter la conduite de chacun au sein du groupe. Le fait, par exemple, de se rappeler que tous les membres doivent se considérer comme frères et sœurs manifeste ce souci. Ainsi, bien que ces collectifs soient éphémères, de telles préoccupations de la part des membres montrent une volonté de rendre ces structures durables.

Comme la famille « dite » biologique, les clubs apportent à leurs membres une sécurité, dans le sens où ils font grandir en chacun la confiance en soi. Le propos d'un membre d'AJRA montre ce degré de confiance et d'assurance :

Moi je sais que si j'y vais [compétition], c'est au nom du collectif AJRA. Et là, même si j'ai devant moi les grands comme Sultan, Daïson, je n'ai pas peur. Le collectif, c'est le travail, quand tu sors du collectif, même si tu évolues en solo, tu seras très fier parce que tu es sorti d'une famille qui t'a bien éduqué. Je suis fier de faire vibrer le nom du collectif. Quand je me déplace, c'est le collectif qui est en déplacement.

L'appartenance aux clubs génère chez leurs membres une forme d'orgueil, une force qui leur permet à la fois de vaincre leur complexe d'infériorité et d'avoir une identité vis-à-vis des autres groupes.

En guise de conclusion : les fondements de l'éphémère

L'analyse des clubs de musique permet de saisir la notion de l'éphémère sous plusieurs dimensions. Tout d'abord, l'éphémère tient non seulement au contexte social mais aussi à l'âge des membres. Les clubs sont donc un espace de « passage », entre l'adolescence et l'âge adulte. Ces clubs sont également des espaces intermédiaires entre les structures sociales traditionnelles, de nature rurale, fondées sur le respect de la tradition et l'autorité des anciens et de nouvelles organisations « modernes », citadines, plus ouvertes, plus tolérantes offrant plus de liberté à l'individu. L'univers des sujets débattus touche à des questions de société : vie affective, rapports entre les sexes, santé, orientation professionnelle. Les clubs offrent ainsi un espace de communication, de revendication, d'affirmation de soi et d'expression à ses membres hors des contraintes familiales

et des affinités liées aux solidarités ethniques ou confessionnelles, ce qui les rattache à d'autres types de solidarité qui relèvent d'une appartenance à un mode de vie urbain (Wirth, 1984). La vie des clubs crée donc une recomposition des liens sociaux selon une logique que Simmel qualifierait à la fois de primaire ou affective, mais aussi de rationnelle. Notons cependant qu'en s'inscrivant ainsi en marge des cercles d'appartenance traditionnels, les clubs évoluent dans une certaine forme de précarité et ont du mal à s'inscrire dans la durée, et restent éphémères.

Bibliographie

- Balandier G. (1985 [1955]), *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Presses de Sciences Po (Références).
- Canut C. et Smith É. (2006), « Pactes, alliances et plaisanteries. Pratiques locales, discours global », *Cahiers d'études africaines*, 184, *Parentés, plaisanteries et politique*.
- Houssay-Holzschuch M. (1997), « Sociabilité, solidarité : culture, identité et vie urbaine dans les quartiers noirs du Cap (Afrique du Sud) », *Cybergeo: European Journal of Geography*, en ligne : <http://cybergeo.revues.org/4894>, consulté le 29 avril 2016.
- Kila Roskem J.-P. (2014), *L'émergence d'une scène musicale à N'Djamena : identification des acteurs et des territoires*, thèse de doctorat sous la direction de E. Ethis et M.-H. Poggi, université d'Avignon.
- Lallement E. (2007), « Événements en ville, événements de ville : vers de nouvelles ritualités urbaines ? », *Communication & Organisation*, 32, *La ville dans tous les sens*, p. 26-38.
- Napon A. (2001), « Les comportements langagiers dans les groupes de jeunes en milieu urbain. Le cas de la ville de Ouagadougou », *Cahiers d'études africaines*, 163-164, *Langues déliées*, p. 697-710.
- Napon A. (2005), « Aspects linguistiques et sociolinguistiques de l'alliance à plaisanterie entre quelques groupes ethniques en milieu urbain », *Recherches africaines*, Annales de la Faculté des lettres, langues, arts et sciences humaines de Ouagadougou, p. 145-149.
- Rambaud G. (2004), « Le bienfait des railleries ethniques Burkina Faso », <http://www.afrik.com/article7095.html>, consulté le 29 avril 2016.
- Sissao A. J. (2002), *Alliances et parentés à plaisanterie au Burkina Faso*, Ouagadougou, Sankofa et Gurli Éditions.
- Tshikala K. B. (2000), « Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar et Kinshasa) », *Politique africaine*, 80, *Enfants, jeunes et politique*, p. 12-31.
- Wiessner P. (2014), "Embers of society: Firelight talk among the Ju/'hoansi Bushmen", *PNAS*, 111/39.
- Wirth L. (1984), « Le phénomène urbain comme mode de vie », dans Grafmeyer Y. et Joseph I., *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier-Montaigne, p. 251-276.